PAGES CANADIENNES

JEANNE SAURIOL

L'amour de la patrie doit être un sentiment au-dessus de tous les autres : puisqu'il fait naître des dévouements si admirables, des actes d'héroïsme si sublimes.

Aussi longtemps que la flamme patriotique brilla forte et pure dans le cœur de ses citoyens, jamais un pays ne connut la décadence. L'histoire ancienne est là pour attester la gloire et la puissance des Romains et des Grecs, tant que chez eux le patriotisme prima, sans rival et sans alliage, toutes les autres ambitions.

Puisse cette flamme briller longtemps parmi nous, comme aux jours des luttes épiques, des sanglantes épopées où elle éclaira les dévouements sans nombre de nos héros et de nos vaillantes femmes canadiennes. Car elles aussi ont payé à la terre natale le tribut de leur dévouement. Disons-le à la gloire du sexe féminin : il n'y a pas un peuple, pas un pays au monde qu'il n'ait illustré de ses nobles actions et de ses faits héroïques.

Quand je relis les pages de notre histoire, je vois avec orgueil des noms de femmes briller au premier rang, parmi ceux mêmes qui, les armes à la main, défendirent vaillamment le sol canadien.

J'y vois de faibles femmes, — des de Verchères, des de la Tour, des Duclos, — transformées soudain en de magnanimes guerrières.

J'y vois encore des Marie Guyart, des Marguerite Bourgeois, des Jeanne Mance se dévouer avec un zèle et une charité infatigables à l'instruction de cette génération naissante sur qui reposait tout l'espoir et l'avenir de la colonie.

D'aucunes ont leur héros et leur héroïne de prédilection.

Les unes exaltent les hauts faits et les actions d'éclat de leur personnage favori ; les autres préférèrent aux couronnes de laurier, l'apothéose que décernent les sciences et les arts ; moi, je préfère à ces gloires immortelles, le dévouement obscur, ignoré, ce martyre du cœur qui ne connaît pas l'encens des honneurs, les enivrements du triomphe.

Celui-là ne s'inscrit pas en lettres d'or au frontispice de nos monuments ; humble et cachée, celle qui en est susceptible poursuit dans l'ombre sa mission douloureuse, s'oubliant elle-même, pour le devoir et la patrie, sans jamais attendre de récompense.

Parfois, hélas ! ce renoncement sublime dont quelques femmes nous ont laissé de si beaux exemples n'a pas été utile à la patrie. Mais lors même qu'il eût été stérile en certains cas, ou qu'il eût été invariablement infécond, quel pays ne serait fier d'avoir donné le jour à des femmes susceptibles de pareille abnégation ?

Dans cet album consacré aux souvenirs patriotiques, qu'on me permette d'évoquer une figure sympathique dont l'émouvante légende survivra, je l'espère, à l'oubli des siècles : celle de Jeanne Sauriol, la noble et pure jeune fille qui, ne pouvant ni verser son sang, ni dépenser ses forces pour sa patrie bien-aimée, lui a du moins immolé quelque chose d'elle-même, en lui sacrifiant son cœur.

Le Canada était, depuis quelque temps déjà, passé sous le joug de l'Angleterre ; les deux nations en paix cherchaient à oublier les querelles et les haines d'autrefois. Un échange d'aménités et de bons offices se faisait entre ces deux peuples, naguère si hostiles l'un à l'autre et dans la fréquence de ces cordiaux rapports, un jeune officier, appartenant à la fine fleur de la chevalerie anglaise, se sentit vaincu dans un pays où il était entré en vainqueur.

Ne pouvant résister à des attractions si fortes et si douces à la fois, il déposa sa fortune et son nom aux pieds de celle qui, pour le combattre, n'avait d'autres armes que le charme de son sourire et l'éclat troublant de son grand œil brun.

" L'amour impose à qui est aimé d'aimer en retour ", a dit Dante.

Jeanne bientôt avait distingué parmi cette foule empressée autour d'elle, cet admirateur discret dont le souvenir hantait ses rêves et agitait dans son âme de si douces émotions.

Ils étaient faits l'un pour l'autre : la droiture de son caractère, sa mâle énergie, la noblesse de ses sentiments répondaient aux aspirations de Jeanne. Il était comme la personnification de cet idéal que toute jeune fille cherche sur la terre.

Et quand à son tour, l'élegant officier, emparadié près d'elle, s'interrogeait, rien n'égalait pour lui l'élévation d'esprit, le pur rayonnement des vertus aimables qui caractérisaient l'élite de son choix.

Un jour pourtant, Jeanne s'éveilla brusquement du songe d'amour qui la berçait si délicieusement. Ce fut à l'heure, où, dilemme horrible, elle crut avbir à choisir entre cette affection qui illuminait sa vie, et la voix plus dure du devoir qui lui criait l'holocauste.

Quoi ! disait cette voix, elle, la fille de tous ces preux, qui avaient donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour conserver cette France nouvelle au drapeau fleurdelisé ; elle, la fière descendante de Jean Sauriol, qui n'avait jamais courbé le front sous la domination étrangère, qui, le mousquet au bras, bravement attaquait l'Anglais au passage, pactiserait avec cette race détestée ? s'allierait au vainqueur de son peuple ? Non, elle ne le devait pas.

Et résolument, au prix d'un martyre de tous les jours, d'une torture de tous les instants, Jeanne ferma les yeux à cet avenir heureux qui s'offrait devant elle et sacrifia sa jeunesse, son bonheur, les tendresses de la fiancée, les joies de l'épousée pour demeurer fidèle à ce sentiment généreux que Dieu mit au cœur de ses enfants : l'amour de la patrie.

Dévouement sublime, et peut-être inutile, qui ne se devait compter que par les larmes et les regrets de deux cœurs brisés.

Quand on a vingt ans, que la vie s'ouvre devant soi riante et pleine de promesses, quand une affection forte et sincère vient augmenter le charme de ce qui nous entoure, donner au soleil plus de chaleur, aux fleurs plus de parfum et de coloris, comme il en coûte de déchirements et de luttes pour dire alors un éternel adieu à ce que l'on aime.

Ces deux âmes parties du ciel en même temps, s'étaient perdues dans l'immensité des espaces, quand des événements que nul ici-bas ne saurait prévoir, faisant disparaître des distances infranchissables, les remettent en présence l'une de l'autre. Attirées bientôt par le lien magnétique qui les a toujours unies, rien désormais ne devrait plus les désunir.

Une âme a rencontré une autre âme et dans leur union mystique se reconnaît le gage de la félicité future.

Ce qu'il faut alors d'abnégation, de courage, d'héroïsme pour s'arracher ainsi aux plus séduisantes perspectives, pour repousser loin de ses lèvres altérées la coupe enchanteresse du bonheur, que le plume saurait l'exprimer dignement !...

Que celles qui ont aimé se souviennent.
Ah ! notre histoire contient des traits éclatants de courage, de vertu et de vaillance, pour quoi ne pas ajouter à ces pages glorieuses la touchante élogie de Jeanne Sauriol ?

FRANCOISE.

LA FRANCE A PASSÉ LA

On a osé dire que nous ne pouvions nous targuer de tous ces beaux souvenirs, que la gloire de la France n'était pas la nôtre, que nous étions dégénérés. Ceux qui l'ont dit prétendraient-ils que nous soyons

dégénérés pour nous être mêlés avec eux ? Je ne le crois pas. En mettant en commun les grandes qualités de leurs ancêtres, les descendants des deux plus grandes nations du monde ne sauraient qu'y gagner.

Nous, des Français dégénérés ! Mais, messieurs, ce n'est pas une calomnie, car la chose n'est pas croyable ; c'est une absurdité. Partout l'origine française se trahit elle-même : vous la renieriez, qu'elle parlerait plus fort que vous. C'est une observation que tous les voyageurs, que tous les historiens ont faite : les populations que la France a laissées après elle sur tous les points du globe qui lui ont été soumis, se conservent et se développent malgré tous les obstacles.

Si vous rencontrez quelque part une maison rustique, blanchie soigneusement au dehors ; que, sur le seuil, un homme hospitalier vous souhaite la bienvenue, vous fasse partager de tout cœur le peu qu'il possède ; si la gaieté la plus franche préside à son foyer, messieurs, ne cherchez point : la France a passé là !

Si vous trouvez quelque part des hommes qui, au seul mot d'honneur, sentent bouillonner tout leur sang ; qui, à ce mot magique, s'élançant vers le champ de bataille et comptent le danger pour un plaisir, messieurs, ne soyez pas en peine : La France a passé à !

Si vous trouvez quelque part un groupe d'hommes plus sensibles encore au bienfait qu'à l'injure, et à l'injure qu'au malheur, aussi enthousiastes de ce qui est beau et grand que bons et tendres pour tout ce qui est faible, encore une fois, la France a passé là !

P.-J.-O. CHAUVEAU.

L'AMOUR DE LA PATRIE

L'amour de la patrie est naturel à l'homme. Si l'on passe rapidement des époques reculées jusqu'à nos jours, on trouve que partout le culte de la patrie était cher à l'homme. Chez les Hébreux, chez les Romains, on portait un grand amour à la patrie. *Pro aris et focis* ! disaient les Romains, — pour nos autels et nos foyers, — c'est-à-dire pour la conservation de ce que nous avons de plus cher ici-bas.

Puis vinrent les peuples barbares qui peuplèrent les pays d'Europe, d'où nous tirons notre origine. Comme nous, ils affectionnaient le pays qui les avait vus naître et qu'ils appelaient leur patrie.

Enfin, on sait que les enfants des bois, les sauvages eux-mêmes, bien qu'ils aient eu des continents à partager, sont, eux aussi, battus du mal des autres, et qu'ils affectionnent les forêts, les montagnes, les fleuves de leur patrie.

Les Esquimaux eux-mêmes, qui vivent dans les glaces du Nord, dans un pays où il fait noir la moitié de l'année, préfèrent à tout autre le coin de terre qui les a vus naître, leur pays, leur patrie.

Eh bien ! qu'est-ce donc que la patrie ?

La patrie, c'est le coin de terre où nous sommes nés, où nous avons grandi sous le toit paternel, dont nous avons parcouru la surface en tous sens : les champs, les bois, les vallons, les collines, les ruisseaux et les rivières, le petit sentier conduisant à l'école et à l'église ; c'est le village natal, le clocher du temple rustique, le cimetière de campagne où reposent les restes de nos ancêtres ; c'est la ferme exploitée par la famille, le centre où s'amassent les fortunes ; c'est l'endroit béni et sacré où nous avons rencontré pour la première fois celle qui est devenue notre épouse, la mère de nos enfants ; c'est là que nous avons vécu au milieu de nos frères et de nos sœurs, comme une joyeuse couvée de poussins sous l'aile protectrice de la mère ; c'est là que nous espérons nous retrouver un jour pour y mourir au milieu de nos parents et de nos proches, à l'ombre d'institutions bienfaisantes ; enfin, la patrie, c'est le territoire que la Providence nous a donné comme peuple et sur le sol duquel nous sommes chez nous !

Voilà ce que c'est que la patrie.

La Patrie, c'est ce que nous avons de plus cher ici-bas ; c'est ce que nous aimons le plus après Dieu !

L. C. BÉLANGER.